

Alan LE CLOAREC, *L'histoire du nationalisme breton. Des origines à 1945*, Fouesnant, Yoran Embanner, 2022, 406 p.

Ce troisième ouvrage du militant indépendantiste Alan Le Cloarec²² vient d'être publié dans la collection « Histoire » d'une maison d'édition militante dont le nouveau directeur n'est autre que l'auteur lui-même. Par son caractère exhaustif et définitif, le titre – *L'histoire du nationalisme breton* – tranche avec la lucide humilité affichée en introduction et en conclusion, car il s'agit ici d'une histoire du nationalisme breton, partielle et partiale.

L'introduction pose un cadre théorique et idéologique exposant la modernité du fait national, lequel ne serait pas pris au sérieux en France, où l'*omerta* serait telle qu'à moins de ne l'envisager qu'aux marges – en Corse, Bretagne, au Pays basque ou à l'extrême droite – le nationalisme serait un impensé, surtout le nationalisme français. Convoquant et paraphrasant les travaux de Michael Billig sur le nationalisme ordinaire (p. 20-21), et négligeant les débats et ajustements qu'ils ont pu susciter depuis, tant en France qu'à l'étranger²³, l'auteur évoque une avancée scientifique majeure qui ne serait possible qu'hors de France, où elle serait un « crime de lèse-nation » (p. 21), notamment dans un monde universitaire complice de l'idolâtrie nationale, et qui ne prendrait pas le nationalisme au sérieux. C'est oublier entre autres les travaux de Raoul Girardet, qui pourtant ne datent pas d'hier, ou ceux d'Alain Dieckhoff, de Gérard Noiriel ou de Marcel Detienne qui ont récemment renouvelé la question²⁴. Le projet de l'auteur est de combler un trou béant de l'historiographie du nationalisme breton en mettant en œuvre une démarche de sciences politiques afin de compléter, voire de contredire, les travaux d'histoire, en proposant une analyse de l'évolution des idées politiques dans le mouvement breton, du début du XIX^e siècle jusqu'en 1945²⁵. Pour cela, l'auteur s'appuie sur un dépouillement de la presse militante de l'époque, ainsi que sur quelques fonds d'archives, dont certains inédits : un fonds lié à Louis Napoléon Le Roux (peu utilisé, de l'aveu de l'auteur) ; les mémoires d'Edmond Coarer (*barde Kalondan*) ; quelques lettres de la correspondance de Yann Fouéré conservée à l'Institut de documentation bretonne et européenne de Guingamp ; le fonds Per Denez, qui est en l'occurrence ce qui subsiste des archives Debauvais, que l'on croyait perdues, mais qui, semble-t-il,

22. Voir <https://www.yoran-embanner.com/125-le-cloarec-alan> (consulté le 23 février 2023).

23. Voir, par exemple « Nationalismes ordinaires », *Raisons politiques*, n° 37, 2010.

24. GIRARDET, Raoul, *Le nationalisme français. Anthologie 1871-1914*, Paris, Armand Colin, 1966 ; DIECKHOFF, Alain, *La Nation dans tous ces États. Les identités nationales en mouvement*, Paris, Flammarion, 2000 ; NOIRIEL, Gérard, *À quoi sert « l'identité nationale »*, Marseille, Agone, 2007 ; DETIENNE, Marcel, *L'identité nationale, une énigme*, Paris, Gallimard, 2010.

25. À ce sujet on peut s'interroger sur le choix de la couverture, laquelle met en scène un événement par ailleurs à peine relaté dans l'ouvrage (le débarquement d'armes orchestré par Célestin Lainé à Locquirec en août 1939), et donne au livre des allures de roman d'aventures.

étaient soigneusement tenues au secret. Adossé à cela, l'auteur entend rendre justice à l'histoire du nationalisme breton, que la recherche française (qui est « la recherche » ?) se bornerait à présenter « comme le fruit d'une lubie étrange, d'un romantisme difficilement compréhensible, voire de dérèglements psychiatriques ou psychologiques » (p. 27), survalorisant par ailleurs les années 1930-1940 au détriment des années 1920, dans le seul but de discréditer la cause bretonne. Puisqu'il a échoué, le nationalisme breton n'aurait pas eu le droit à sa légende dorée et serait au contraire stigmatisé sous l'appellation infamante de « nationalisme », or l'auteur entend montrer que si, en France, la nation a pu être créée par un nationalisme qui, triomphant, aurait perdu son nom tout en restant omniprésent, en Bretagne la nation, déjà là, n'avait qu'à être réveillée par des activistes bien plus rationnels qu'on (qui ?) a bien voulu les présenter jusqu'ici.

L'ouvrage est divisé en cinq chapitres placés chacun sous l'autorité de Jacques Ellul et Bernard Charbonneau, chantres du personnalisme des années 1930, dont les citations sont autant de mantras dont le lecteur est supposé faire son miel. S'inspirant des trois phases du nationalisme identifiées par Miroslav Hroch²⁶, que l'auteur cite à juste titre, les deux premiers chapitres portent sur le rôle d'intellectuels bretons issus de la bourgeoisie et de l'aristocratie émigrés à Paris dans l'élaboration d'un « discours nationalisé » tendant à faire la nation, en façonnant une « matière bretonne » qui deviendra plus tard la « question bretonne », à l'instigation de minorités agissantes transformant en projet politique, au tournant du xx^e siècle, le capital littéraire assemblé au début du xix^e siècle. Le troisième chapitre aborde la période allant de 1911, année de la création du Parti nationaliste breton, au début des années 1920, qui voient les premiers pas de la petite équipe réunie autour de *Breiz Atao*. Ce découpage chronologique inhabituel permet à l'auteur de mettre en évidence l'émergence de ce qu'il nomme le « nationalisme révolutionnaire breton », qui se distingue du « nationalisme institutionnel » ou régionalisme, en cela que cette mouvance « portera aussi bien la polémique aux régionalistes qu'aux groupes hostiles aux mouvements bretons, elle préfère recevoir une répression plutôt qu'un soutien de l'État et elle ne porte son allégeance que vers le concept de nation bretonne » (p. 156, syntaxe originelle respectée). Le chapitre 4, censé couvrir l'existence du Parti autonomiste breton (PAB) jusqu'à la crise de 1931, déborde largement sur les premières années du Parti national breton (PNB). Le dernier chapitre aborde enfin l'attitude des nationalistes face à la guerre, dont l'auteur entend livrer une lecture dépassionnée (p. 306).

À quelques exceptions près évoquées plus loin, l'ouvrage n'apporte que peu de nouveautés factuelles. Là n'est de toute manière pas son propos : l'auteur entend

26. Phase A : des élites intellectuelles et artistiques font apparaître des mythes supposés fondateurs d'une nation qui aurait préexisté. Phase B : des minorités agissantes s'organisent et transforment ce capital en programme politique. Phase C : l'idée nationale est inculquée à l'ensemble de la population.

montrer comment les diverses tendances du mouvement breton se sont nourries de la circulation des idées en vogue aux XIX^e et XX^e siècles – décentralisation, régionalisme, nationalisme, libéralisme, fédéralisme, racisme, anticolonialisme, féminisme, entre autres. Le régionalisme breton naissant se serait ainsi nourri de Barrès et d'un racisme inventé par des intellectuels parisiens, républicains et nationalistes, Renan en tête, lequel fait l'objet d'une longue digression dont le but, à peine voilé, est de montrer que le penseur de la nation française fut un antidémocrate autoritaire et un faussaire de l'histoire. Il ne serait d'ailleurs pas le seul, l'auteur se fend d'un long réquisitoire contre l'université, le monde intellectuel français et les « cercles de pouvoir » (p. 104), qui seraient au service du « dogme de l'unité nationale du présent ». Manifestement, l'auteur a des comptes à régler avec l'Université, et il n'est peut-être pas inutile de préciser que son livre est issu d'un projet de thèse non abouti, ce qui n'est indiqué nulle part (l'auteur ne le signale pas et n'est pas présenté en 4^e de couverture, comme c'est l'usage). Présentant son ouvrage au festival du livre de Carhaix, il affirme : « Il y a un problème consubstantiel avec l'Université française, c'est qu'il y a un cadre idéologique sur les questions nationales. Il y en a d'autres sur d'autres sujets, mais moi je parle de celui que j'ai côtoyé : les questions nationales dans l'État français n'existent pas ». Concernant la Bretagne, il poursuit : « N'importe quel chercheur dans le monde devrait dire : "Là il y a une question nationale à étudier en tant que telle", et ce qui dans le cadre de l'Université française n'est pas permis, n'est pas possible²⁷ ». La thèse d'A. Le Cloarec a pourtant été financée pendant trois ans avant qu'il n'abandonne pour raisons personnelles, malgré les efforts déployés par Bernard Bruneteau, son directeur de recherches, pour l'en dissuader²⁸. L'Université française peut malgré tout être utile, lorsqu'il s'agit, par exemple, de fournir une caution académique à l'ouvrage, sous la forme d'une préface signée Ronan Le Coadic, professeur à l'université de Rennes 2.

Quoi qu'il en soit, les universitaires et autres intellectuels français seraient attachés, d'une part, à montrer que « tout ce qui est France [*sic*] est naturel et tout ce qui est Breton [*sic*] est invention » (p. 106), d'autre part, à masquer le racisme et l'antisémitisme républicain de gauche, la mémoire ouvrière, anticolonialiste et féministe. Là encore, on se demande à quoi auront respectivement servi les travaux de Michel Dreyfus, Claude Geslin, Claude Liauzu et Christine Bard, pour ne citer qu'eux. De là à imaginer un complot anti-breton il n'y a qu'un pas que l'auteur, édifié par un article trouvé sur *Médiapart* et le court extrait d'un article d'Yves Le Febvre publié pendant la Grande Guerre, franchit allègrement en mettant dans le même panier Le Febvre et Françoise Morvan, pour lesquels « le nationalisme breton ou les nationalismes des minorités nationales européennes, ne sont expliqués que par

27. Interview d'Alan Le Cloarec au festival du livre de Carhaix, en ligne : <https://abp.bzh/histoire-du-nationalisme-breton-des-origines-a-1945-56330> (consulté le 21 février 2023)

28. Entretien avec Bernard Bruneteau, professeur émérite de science politique à Rennes I, 9 novembre 2022.

l'existence d'un complot international pour détruire l'État français et son modèle républicain » (p. 146). On le comprend, tout ce qui est négatif pour la Bretagne est venu, et vient toujours, de France.

À l'inverse, les combats plus valorisants qu'auraient menés les militants bretons seraient endogènes ou étrangers à la France. Ainsi, par exemple, du féminisme, porté dès 1925 par un groupe féminin animé par Meavenn et Denise Guieysse. Cet intérêt pour le féminisme, davantage dans l'air du temps actuel qu'il ne l'était à l'époque, conduit l'auteur à prétendre que le nom de *Breiz Atao* « a bien été trouvé par une femme » (p. 189), puisque l'expression serait apparue pour la première fois dans *Le marquis de Pontcallec*, roman paru en 1878 de Raoul de Navery, *alias* Eugénie-Caroline Saffray (1829-1885), écrivaine originaire du Morbihan, d'où venait aussi Henri Prado, ce qui constitue un lien pour le moins ténu entre la romancière et le journal. « Messieurs ! dit Pontcallec, que notre cri de ralliement soit, désormais : Breiz Atao !²⁹ », lit-on effectivement dans la réédition de l'ouvrage chez Yoran Embanner, alors que dans l'édition originale, le lecteur curieux lira : « Messieurs ! dit Pontcallec, que notre cri de ralliement soit, désormais : France et Bretagne³⁰ ! » Selon l'auteur, ces « débuts d'un féminisme nationaliste » (p. 237) se caractérisent par une parole libérée, des réunions spécifiques et de l'autogestion, la revendication du droit de vote. Si l'auteur précise cependant que la brochure *Merc'hed Breiz* (1928) fut rédigée par Mordrel, on comprend bien que l'activisme de Meavenn et Denise Guieysse était marginal et ne concernait qu'elles, finalement. Visiblement soucieux d'insister sur le féminisme de *Breiz Atao*, l'auteur affirme, et c'est nouveau, que la première dirigeante du PNB nouvellement créé (1931) fut Jeanne du Guerny, arguant de la majorité des voix qu'elle aurait reçues au congrès de Guingamp (25 sur 180), et du fait que nombre de courriers (non cités) lui soient désormais adressés (p. 264). Il ne faut cependant pas oublier que celle que Lainé appelait « notre mère à tous » était surtout une généreuse donatrice, d'ailleurs affectée à la tenue des comptes du parti³¹, et que l'on continuait de la présenter dans *Breiz Atao* sous son pseudonyme de C. Danio, sans autre titulature. En guise de dirigeante, elle ne fut donc peut-être qu'une prudente référente de circonstance. En fait, le féminisme qui caractériserait les « nationalistes révolutionnaires » n'est jamais contextualisé et ne semble pas exister ailleurs en France. Le nom d'Emmeline Pankhurst, en revanche, est évoqué, ce qui permet à l'auteur de rattacher le PAB à un combat non-français, alors que le racisme, lui, serait uniquement français (on s'attendrait à ce que Gobineau et Vacher de Lapouge soient cités, mais non). Il en va de même pour le fédéralisme et le pacifisme, présentés comme « l'idéologie de Duhamel » (p. 246), dont l'équivalent

29. NAVERY, Raoul de, *Le marquis de Pontcallec*, Fouesnant, Yoran Embanner, 2016 [1878], p. 110.

30. La suite est même : « Oui, dit Lambilly, mais ajoutons : Vive Louis XV ! ». NAVERY, Raoul de, *Le marquis de Pontcallec*, Paris, Librairie de Ch. Blériot, 1878, p. 115.

31. Voir « Avis à nos amis et aux tiers », *Breiz Atao*, n° 1, 146, novembre 1931, p. 1.

ne semble exister ailleurs en France que parmi les activistes ayant formé l'éphémère Comité national des minorités de France.

On le voit, l'ouvrage d'Alan Le Cloarec pose plusieurs problèmes, dont le premier réside dans la forme. Le livre, qui aurait été corrigé, est constellé de fautes d'orthographe. J'en ai relevé au moins 135 (sur 369 pages de texte). Il pourrait s'agir de coquilles, si elles n'affectaient régulièrement les noms propres, par exemple³². C'est de plus en plus fâcheux lorsque des citations sont mal recopiées (p. 106 et 201, par exemple) ou des titres d'ouvrages déformés, comme le *Barzhaz Breizh* (p. 45) ou *Les Bretons qui meurt* (p. 170). À ce stade, il ne s'agit plus de coquilles, car les fautes d'accord et de conjugaison s'additionnent à une ponctuation souvent baroque et une syntaxe chaotique³³. Il n'est pas rare qu'un mot soit employé à la place d'un autre³⁴, que les traductions bretonnes soient approximatives³⁵. Cela n'empêche pas l'auteur de souligner ce qu'il croit être fautif dans une citation d'Yves Le Moal, en ajoutant un [*sic*] dans « déprimés sous le faix [*sic*] humiliant de la centralisation » (p. 267).

On ajoutera à cela des oublis, des erreurs factuelles ou approximations. Par exemple, au sujet des années 1830-1840, l'auteur écrit que « Macpherson et son ouvrage du [*sic*] *Fingal* étaient justement sur cette période en pleine polémique sur le caractère originel ou remanié des chants et poèmes collectés par l'auteur » (p. 45). Macpherson est mort en 1796. Concernant l'épuration, l'auteur évoque « des mortes et des morts par dizaine [*sic*], des passages par les procès, prisons, camps, par centaine [*sic*] » (p. 391). La thèse de Luc Capdevila, pourtant mentionnée en bibliographie, aurait été ici bien utile pour préciser les choses. Les liens de Mordrel avec la Révolution conservatrice, pourtant déterminants, n'apparaissent que peu, et l'on s'étonne de ne lire le nom de Spengler qu'en note de bas de page, ou de ne pas croiser celui de Friedrich Hielscher, avec qui Lainé était en relation depuis le

32. Ainsi Wilhelm Grimm devient Wilhem (p. 44), La Villemarqué s'appelle Théodort Hesart (p. 45), L'Estourbeillon est l'Estroubeillon ou l'Estourbillon (p. 98 et 398), Ambrose Bebb est rebaptisé Ambroise (p. 210), Vefa de Saint-Pierre, *alias* Brug ar Menez Du, devient Burg ar Menez Du (p. 243) et René de Fréminville devient Réminville (p. 332). La Basse-Bretagne est systématiquement écrite sans tiret.

33. On en retiendra quelques exemples : « Avant ces réunions du dimanche soir, les plus jeunes des membres de ce salon se réunissaient en avance » (p. 51) ; « le bilinguisme dont font référence » (p. 105) ; « De même, il est bien plus facile de trouver des études sur les idéologies raciales-celtiques qui émanent des groupes politiques nationalistes bretons les plus à droite, que des recherches portant sur l'apport fondamental des tendances de gauche républicaines et pro-françaises des mouvements bretons à l'entretien et au développement des théories celtiques, racistes et antisémites, dans les idéologies et les mouvements en question » (p. 107) ; concernant le choix d'un candidat pour diriger l'URB, on apprend que « Parquer est choisi pour faire l'office » (p. 115) ; « ce à quoi on peut ajouter le passage suivant dans les lignes qui suivent » (p. 141, note 176)...

34. Anticipé/envisagé ; organe/organisme ; abreuve/abonde, par exemple.

35. « *Gwerziou* » est traduit par « gwerz », p. 54 ; « *Breuriez Breiz* » par « fraternité bretonne », p. 131 ; « *an darnvuia ac'hanomp* » par « la majorité », p. 203.

milieu des années 1930, et dont la pensée est capitale dans l'élaboration d'une foi celtique qui est au cœur de la création de l'Unité Perrot, peu évoquée par l'auteur. On retiendra cependant l'intéressante présentation d'un gramscisme de droite que serait le « mouvement culturel » mené par Roparz Hemon et incarné par *Arvor* ou l'Institut celtique. Cette idée mériterait d'être creusée pour l'après-guerre, mais, en conclusion, l'auteur passe vite de la Libération aux années 1970 pour souligner la pérennité du combat breton, dont il se réjouit.

Concernant la bibliographie, une tentative de classement tâche d'y mettre de l'ordre, quitte à insérer une curieuse rubrique « Ouvrages complotistes à propos des mouvements bretons ». Mais figure également en bibliographie ce qui relève des sources : presse et ouvrages d'époque, fonds d'archives. La mobilisation des fonds inédits laisse un peu sur sa faim et on ne peut que souhaiter l'accessibilité prochaine des mémoires d'Edmond Coarer et des papiers Debauvais. On retiendra toutefois des passages intéressants, par exemple au sujet des échanges entre le comité directeur de *Breiz Atao* et la section briochine en 1924 (p. 202), du congrès de Rosporden relaté par Coarer (p. 225), de la création du *Gwenn-ha-Du* en 1925 et non en 1923 comme on l'a beaucoup lu récemment (p. 227), des échanges entre Debauvais et Mordrel au sujet de Duhamel (p. 251), des lettres de Debauvais sur les retombées financières de l'attentat de 1932. En revanche, des images peu connues voire inédites, issues de fonds Coarer et du « Credib Sant-Nazer » (qu'est-ce ?), auraient mérité d'être contextualisées et commentées. On pourra enfin regretter que d'autres fonds n'aient pas été consultés : les fonds Delaporte, Even, Herrieu au Centre de recherche bretonne et celtique (CRBC), Jaffrennou aux Archives départementales du Finistère, Le Mercier d'Erm aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine, ou les archives Mordrel, conservées par sa famille.

La lecture de cet ouvrage est entravée par tant de scories qu'on en sort épuisé, et interloqué par les concessions que l'auteur fait à l'air du temps, teinté d'études du genre et de *post-colonial studies*, qui le conduisent à mettre en évidence, de façon manichéenne, des idéologies et luttes – racisme, anticolonialisme et féminisme – inscrivant la France et la Bretagne dans deux camps opposés, représentant respectivement ce qui aujourd'hui relève du mal et du bien. Cela le conduit à des jugements de valeur et affirmations péremptaires que rien ne justifie. Comme disait Renan, « l'oubli et je dirai même l'erreur historique, sont un facteur essentiel de la création d'une nation, et c'est ainsi que le progrès des études historiques est souvent pour la nationalité un danger³⁶ ».

Sébastien CARNEY

36. RENAN, Ernest, « Qu'est-ce qu'une nation ? », Sorbonne, 11 mars 1882.